



**HAL**  
open science

# Entre Paris et les Tropiques, le rôle inattendu des Instituts Pasteur dans la naissance de la psychologie animale pendant la période coloniale

Marion Thomas

► **To cite this version:**

Marion Thomas. Entre Paris et les Tropiques, le rôle inattendu des Instituts Pasteur dans la naissance de la psychologie animale pendant la période coloniale. *Revue de Primatologie*, 2017, 8, 10.4000/primatologie.2816 . hal-03458969

**HAL Id: hal-03458969**

**<https://hal.science/hal-03458969>**

Submitted on 30 Nov 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



---

## Entre Paris et les Tropiques, le rôle inattendu des Instituts Pasteur dans la naissance de la psychologie animale pendant la période coloniale

*Between Paris and the Tropics: the unexpected role of the Pasteur Institutes in the emergence of animal psychology during the colonial period*

**Marion Thomas**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/primatologie/2816>  
ISSN : 2077-3757

**Éditeur**

Société francophone de primatologie

**Référence électronique**

Marion Thomas, « Entre Paris et les Tropiques, le rôle inattendu des Instituts Pasteur dans la naissance de la psychologie animale pendant la période coloniale », *Revue de primatologie* [En ligne], 8 | 2017, mis en ligne le 31 mars 2018, consulté le 04 avril 2018. URL : <http://journals.openedition.org/primatologie/2816>

---

Ce document a été généré automatiquement le 4 avril 2018.



Les contenus de la *Revue de primatologie* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Entre Paris et les Tropiques, le rôle inattendu des Instituts Pasteur dans la naissance de la psychologie animale pendant la période coloniale

*Between Paris and the Tropics: the unexpected role of the Pasteur Institutes in the emergence of animal psychology during the colonial period*

Marion Thomas

---

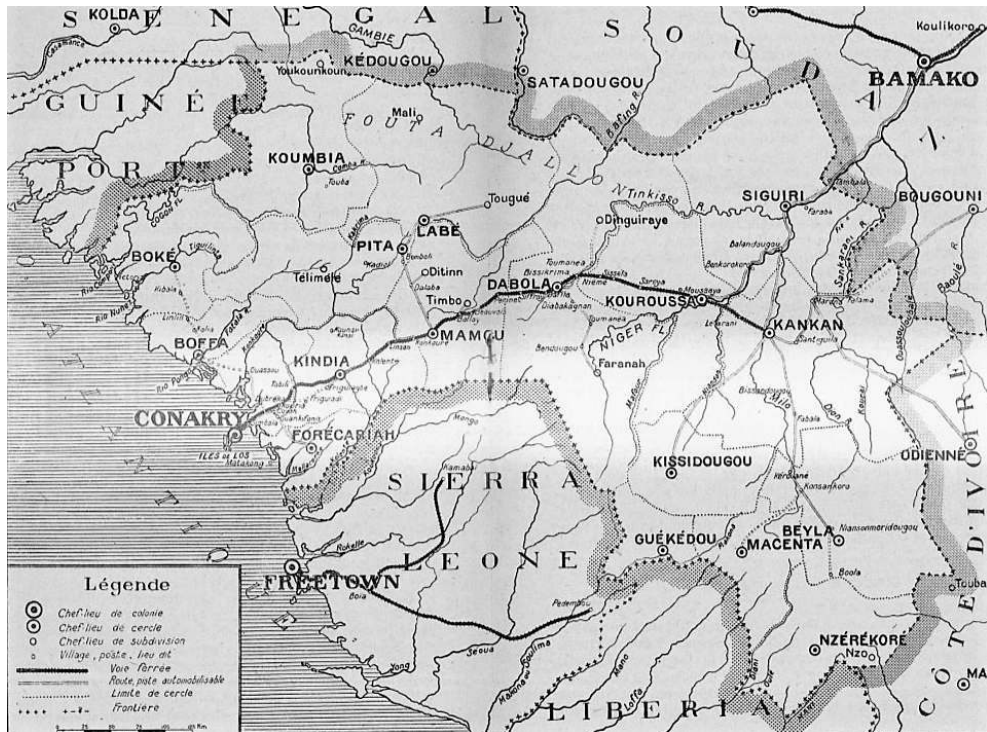
## NOTE DE L'ÉDITEUR

Soumis le 19/10/2017, accepté après révisions mineures le 28/02/2018.

## 1 Introduction

- 1 En 1923, le bactériologiste Albert Calmette (1863-1933), fondateur du premier Institut Pasteur d'Outre-Mer à Saïgon (1891), joua un rôle crucial dans la création d'une autre filiale pastorienne coloniale, l'Institut Pasteur de Kindia en Guinée française. Située dans les contreforts du Fouta-Djalon et facilement accessible par la voie ferroviaire depuis la capitale Conakry, « Pastoria », comme était appelée dans le jargon colonial l'Institut Pasteur guinéen, avait pour but d'assurer le ravitaillement en singes pour les recherches en microbiologie et cancérologie de l'Institut Pasteur de Paris.

Figure 1



Carte de la Guinée française en 1931. Source : Exposition coloniale (1931 : Paris) Commissariat de l'Afrique Occidentale Française, 1931.

Map of French Guinea in 1931. Source : "Exposition coloniale (1931 : Paris), Commissariat de l'Afrique Occidentale Française, 1931".

- 2 Sur place, Pastoria servait des visées biomédicales : dès le départ, l'institut avait été destiné à tester des vaccins, en particulier celui contre la tuberculose, le fameux BCG (Bacille de Calmette et de Guérin) sur des singes d'espèces diverses : principalement des chimpanzés (*Troglodytes niger* et *Troglodytes tsego*) mais aussi des cercopithèques (incluant des *Cercopithecus patas* et des *Papio* babouin) et des cercocèbes (*Cercocebus fuliginosus* et *Cercocebus collaris*) (Wilbert 1925, 641)<sup>1</sup>. En plus de ces activités biomédicales, auxquelles s'ajoutaient des activités de médecine vétérinaire, Calmette avait affirmé qu'il serait « extrêmement intéressant d'observer le développement intellectuel [des singes] » et émis l'idée que « [p]eut-être une éducation méthodiquement conduite, inspirée des procédés pédagogiques modernes, nous apprendr[ait] que l'intelligence du chimpanzé est très perfectible. » (Calmette 1924, 14).
- 3 Au début des années 1920, l'intelligence simienne avait déjà été l'objet de recherches scientifiques. Dans un contexte post-darwinien, le zoologiste français Louis Boutan (1859-1934) avait exploré l'esprit d'un gibbon venu d'Indochine et mené l'étude de son langage puis de son intelligence en comparant cette dernière à celle de jeunes enfants (Boutan 1913 et 1914). Éduquée comme un enfant et soumise à des tests psychologiques, la femelle gibbon dénommée Pépée avait finalement montré une habilité à ouvrir des boîtes à problèmes, prouvant ainsi qu'elle était capable d'un « raisonnement embryonnaire » (Boutan 1914, 267). Si le travail de Boutan n'avait pas eu beaucoup d'écho dans le monde académique français, il avait attiré l'attention de chercheurs de l'autre côté de l'Atlantique. Le psychologue américain Robert Yerkes (1876-1956) avait exprimé à Boutan toute son admiration pour son travail, au point d'en faire un précurseur de ses études sur

le « comportement idéationnel » (« *ideational behavior* ») des grands singes (Yerkes 1929a, 96). En effet, en 1915, tirant avantage d'une colonie privée de composée de dix macaques et d'un orang-outan âgé de cinq ans, dénommé Julius, Yerkes avait entrepris ses premières études systématiques du comportement intelligent chez les primates non-humains, en comparant l'esprit de Julius à celui de deux macaques, Sobke (*Macaca mulatta*) et Skirrl (*Macaca fascicularis*) (Boakes 1984, 196-199 ; Yerkes 1916).

- 4 Le travail de Yerkes sur les capacités des singes à formuler des idées s'inscrivait dans la lignée des recherches du psychologue de la Gestalt, Wolfgang Köhler (1887-1967) sur l'intelligence des chimpanzés. En 1912, l'Académie des sciences prussienne avait établi une station expérimentale sur les anthropoïdes à Ténériffe (îles Canaries). Pendant la Première Guerre mondiale, Köhler, alors second directeur de la station, avait démontré la capacité d'« *insight* » chez des chimpanzés (Köhler 1917).
- 5 Enfin, la psychologue russe Nadia Ladygina-Kohts (1889-1963) avait entrepris des études, entre 1913 et 1916, avec un jeune chimpanzé (*Pan troglodytes*) du nom de Joni, puis, entre 1925 et 1929, avec son fils Roody, s'intéressant de manière comparée au développement de l'intelligence et à l'expression des émotions chez les deux espèces (Ladygina-Kohts 2002/1935, 3-4). Au-delà de la question du genre et malgré le fait qu'elle publia en russe, Kohts était connue de ses contemporains : Yerkes correspondit avec elle pendant plus de vingt ans et lui rendit visite à Moscou en 1929. Le travail de Kohts fut aussi diffusé en France à partir de 1930.
- 6 Ainsi, au début du XX<sup>e</sup> siècle, les études sur l'intelligence animale se développaient de différentes manières en France et ailleurs. Remarquons cependant qu'en France, ce n'était pas la recherche sur les vertébrés, mais davantage celle sur les invertébrés qui était dominante. Les contributions en matière de comportement animal concernaient en particulier les insectes sociaux (Burkhardt 1994 ; Chavot 1994 ; Thomas 2003). Calmette, comme nous allons le montrer, joua un rôle important pour satisfaire la mise en place de programmes scientifiques d'études sur les vertébrés : ses efforts contribuèrent à deux remarquables projets d'investigation de la psychologie et de l'éthologie des singes en métropole et dans les colonies. En permettant à des chercheurs étrangers, Yerkes et surtout son disciple Henry Nissen (1901-1958), d'utiliser Pastoria comme base logistique pour leurs études simiennes, Calmette contribua au développement de la primatologie de terrain. La mission menée par Nissen à Kindia en 1930 peut en effet être envisagée comme une pierre blanche de l'étude des singes en milieu naturel. On peut dire qu'elle participe de cette pré-histoire de la primatologie, au même titre que l'expédition d'Harold Bingham, parti étudier les gorilles au Congo belge quelques mois avant Nissen et celle, plus connue, de Clarence Ray Carpenter qui observa le comportement des singes hurleurs à Barro Colorado, dans le canal de Panama, entre 1931 et 1933 (Montgomery 2005 et 2015, 52-70).
- 7 Contrairement aux Américains, les psychologues français ne se déplacèrent jamais sur le terrain africain. Cependant, en métropole, Calmette réussit à emporter l'enthousiasme de certains d'entre eux qui finirent par se lancer dans l'étude de l'esprit animal. En 1927, il demanda au psychologue Georges Dumas (1866-1946), médecin-psychologue, spécialiste de l'étude des émotions (Dupouy et Trochu, à paraître), de trouver des collègues intéressés pour conduire des études expérimentales sur les singes en métropole. Paul Guillaume (1878-1962) et Ignace Meyerson (1888-1983) furent les deux psychologues français qui acceptèrent la proposition de Dumas (Meyerson 1987, 377). Guillaume et Meyerson conduisirent leurs études à la Ménagerie du Muséum d'histoire naturelle et à

l'Institut Pasteur, où des chimpanzés, mais aussi des "singés inférieurs" selon la terminologie de l'époque, arrivaient régulièrement depuis Pastoria pour servir à la recherche biomédicale. Adeptes de la théorie de la Gestalt, ils reproduisirent les études pionnières de Köhler sur l'intelligence des chimpanzés adaptant leurs expériences au contexte matériel des deux institutions parisiennes. Par ailleurs, ardents défenseurs d'une psychologie de laboratoire, ils entreprirent l'étude de l'intelligence des singes afin de contribuer à l'émergence d'une psychologie scientifique telle que le psychologue Henri Piéron (1881-1964) avait appelé à le faire en 1907 (Piéron 1958, 3-4 et 26).

- 8 L'idée ici est de montrer comment Calmette joua un rôle crucial dans la naissance de la psychologie animale en assurant aux psychologues la matière première de leurs études, soit des singes, et comment, sous couvert d'intérêts biomédicaux, la psychologie animale commença à se développer dans des institutions scientifiques parisiennes et coloniales. Ainsi, entre métropole et Tropiques, entre laboratoire et terrain, nous montrerons comment les études de psychologie et d'éthologie sur les singes (ici plus particulièrement des chimpanzés) dans un contexte scientifique profondément marqué par la puissance pasteurienne et l'emprise biomédicale, se développèrent, de manière inattendue, au sein des Instituts Pasteur.

## 2 Singes africains et psychologues américains

- 9 Au début de la fondation de Pastoria, Calmette avait formulé le vœu que des études de psychologie animale y soient lancées. Ces souhaits avaient été relayés par les directeurs de Pastoria qui voyaient eux aussi dans cette station le lieu idéal pour conduire de telles expériences. À leurs yeux, l'élevage des singes en semi-liberté était la garantie à l'épanouissement, aussi bien physique que psychologique, des singes et le « début obligatoire pour la préparation aux futures expériences de psychologie expérimentale. » (Wilbert 1926, 16). Cette insistance sur une captivité en semi-liberté s'inspirait du modèle qu'en 1907 Carl Hagenbeck (1844-1913) avait mis en place dans son parc zoologique de Stellingen (à l'époque dans la banlieue de Hambourg), en inventant une scénographie révolutionnaire où les animaux sauvages pouvaient évoluer dans des espaces libres, loin de cages sordides dans lesquelles ils finissaient par déployer des comportements pathologiques. Cette liberté surveillée à Pastoria était rendue possible grâce à la topographie du lieu et, à partir de 1927, l'aménagement d'un parc à chimpanzés, visant à favoriser leur reproduction sur place. Par ailleurs, les soigneurs indigènes contribuaient, dans une grande mesure, à rendre possible cette semi-liberté. Une fois par jour, un chef soigneur menait les jeunes chimpanzés en troupeau aux environs immédiats de manguiers, dans lesquels ils pouvaient grimper et s'amuser (Wilbert 1926, 14). Aux femmes était attribuée la fonction spéciale d'éduquer et de nourrir les jeunes animaux, là encore hors des cages.
- 10 Même si des conditions favorables étaient réunies pour rendre la captivité supportable et permettre des observations sur la psychologie des singes, ces dernières, essentiellement réalisées par le vétérinaire Robert Wilbert (1877-1945), directeur de Pastoria, furent limitées. Ainsi, dans un rapport d'activité de la station, on apprend que les chimpanzés ont des « ressemblances très grandes avec celles des humains primitifs », qu'ils sont capables d'un « raisonnement rudimentaire », sont doués de capacité d'expressivité, d'affectivité, qu'il existe une force d'attachement qui les relie à l'homme et, qu'au final, il représente un « être troublant ». Autant d'observations éparses et rapides qui « ne

passèrent jamais au stade de l'expérimentation. » (Wilbert 1928, 15). La situation ne changea pas dans les années suivantes, faute de moyens (Wilbert et Delorme 1931, 132). En 1931, huit ans après la fondation de Pastoria, Wilbert et Maurice Delorme (1890-1943), son directeur-adjoint, continuaient à exprimer le vœu que « quelques savants [des] laboratoires de psychologie expérimentale de la Sorbonne ou des Universités étrangères puissent venir à Pastoria étudier sur place [leurs] chimpanzés. » (Wilbert et Delorme 1931, 134-35).

- 11 Cette demande révélait que le rêve de Calmette de faire de Pastoria un centre pionnier de la psychologie simienne ne s'était pas concrétisé, mais elle omettait cependant une notable exception : la visite des psychologues américains Yerkes et Nissen qui avaient répondu à l'invitation de Calmette de venir étudier les mœurs des chimpanzés à Pastoria. En août 1929, quand il se rendit à Kindia, Yerkes jouissait d'une position académique confortable : il était professeur de psychologie comparée à l'université de Yale (une situation qu'il occupa pendant vingt ans, entre 1924 et 1944) et à la tête d'un laboratoire de primatologie fondé à Yale (New Haven) en 1924 et sur le point d'en diriger un second, à Orange Park, en Floride dont la construction serait achevée en juin 1930 (Dewsbury 2006, 70). La visite de Yerkes en Afrique visait à préparer une mission que Nissen accomplit quelques mois plus tard (Yerkes, 1929b). Les laboratoires de Yerkes avaient besoin d'obtenir des données sur certains aspects de la vie des primates qui ne pouvaient être étudiés de manière adéquate dans les conditions de captivité. Comme l'avait précisé Nissen, l'intérêt premier de l'expédition guinéenne consistait à « tester la faisabilité d'études de terrain » et à mettre au point « une méthodologie et des techniques pour observer les chimpanzés en milieu naturel » (Nissen 1931, 2).
- 12 Yerkes avait aussi chargé Nissen de mettre en place une relation de coopération entre les laboratoires de primatologie américains et Pastoria. Lors de sa mission africaine, Nissen devait enquêter sur la manière d'amorcer une phase importante de « l'internationalisation de la recherche biologique [sur les primates] » (Yerkes 1931, iii). En effet, Yerkes visait à développer des liens avec des pays où il pourrait assurer la logistique d'études de terrain sur les primates, à savoir des pays africains ou asiatiques (Montgomery 2015, 49).
- 13 Enfin, un objectif de l'expédition était de collecter des chimpanzés afin d'assurer l'approvisionnement du laboratoire de New Haven et surtout du futur laboratoire de Floride. À l'époque, les chimpanzés étaient abondants en Guinée de même qu'en Côte d'Ivoire et relativement faciles à capturer. Décrite comme le royaume des singes, la Guinée était supposée être habitée par 200 000 singes anthropoïdes (majoritairement des chimpanzés) (Wilbert et Delorme 1931, 132). Ressource rare et chère en métropole — où un chimpanzé allait jusqu'à s'acheter au prix de 6 000 francs, les singes étaient bon marché dans les colonies africaines où un chimpanzé pouvait s'acquérir pour 250 francs. Les singes renforçaient donc l'attractivité de l'Empire français en servant de matière première exploitable par des laboratoires scientifiques français et étrangers. En particulier, Calmette était conscient qu'ils pouvaient servir de monnaie d'échange pour attirer des chercheurs étrangers prestigieux à Pastoria et aussi leurs soutiens financiers. Ainsi, il approcha la Carnegie Institution et surtout la Fondation Rockefeller utilisant Yerkes comme levier dans la mesure où ce dernier jouissait des relations spéciales auprès de ces riches mécènes américains. Une transaction financière eut finalement lieu entre les Américains et les Français : peu de temps après l'arrivée de seize chimpanzés sur le sol américain en juin 1930, l'université de Yale envoya la somme de 25 000 francs à Kindia, en

compensation du don des animaux et des facilités de travail accordées à Nissen lors de son séjour africain (Delorme 1937, 6).

- 14 Docteur en psychologie de l'université de Columbia de New York, Nissen était une jeune recrue du laboratoire de primatologie de Yale lorsque Yerkes le désigna pour partir en Afrique. Nissen arriva à Pastoria à la fin du mois de janvier 1930 et y séjourna pendant quatre mois. Il fut très bien reçu par Delorme, qui mit à sa disposition du matériel et des hommes pour mener à bien ses études sur le terrain, contrairement à Wilbert avec lequel Nissen dut négocier de manière serrée la gratuité des chimpanzés expédiés aux États-Unis. Au final Nissen passa deux mois et demi sur le terrain qui comptèrent soixante-quatre jours de recherche active, desquels il fallait exclure quinze jours où, comme l'écrivait Nissen, il n'avait pas réussi à voir des chimpanzés ou avait été occupé à observer des nids ou d'autres éléments de l'environnement (Nissen 1931, 10 et 16). Les sujets de recherche de Nissen sur le terrain étaient vastes et allaient de l'étude de l'organisation sociale, l'apparence physique, la locomotion, la fabrication des nids, l'alimentation des chimpanzés à leurs modes de communication, incluant l'étude de leurs cris, la manière dont ils peuvent tambouriner et aussi communiquer par gestes avec leurs congénères (Nissen 1931, 1). Quant aux techniques employées par Nissen pour observer les chimpanzés dans la brousse, elles reposaient majoritairement sur celles du pistage et de l'affût. Si Nissen put voir quotidiennement les animaux, il n'arriva pas à les observer plus de quarante-cinq minutes d'un coup (Nissen 1930a). Nissen avait effectivement noté que les chimpanzés étaient non seulement « extrêmement timides » mais aussi détectaient très facilement l'approche de l'homme, même quand celui-ci, caché dans un affût, pensait échapper à leur attention (Nissen 1930a). Par ailleurs, Nissen craignait que sa présence n'affecte le comportement des singes, qui, aussi intéressant fut-il à observer, risquait de ne pas être "naturel", et au final d'invalider ses observations (Nissen 1930b).
- 15 Comme de nombreux voyageurs naturalistes du début du XX<sup>e</sup> siècle intéressés par l'observation, mais aussi la chasse de spécimens exotiques, Nissen avait besoin de porteurs et de guides pour s'aventurer dans le monde sauvage. Lorsque Nissen parle des hommes qui l'accompagnent sur le terrain, il souligne leur paresse, leur manque d'intelligence, voire leur malhonnêteté (Nissen 1931, 13). De fait, Nissen reproduit les stéréotypes coloniaux colportés par les récits de voyage de l'époque et dans lesquels, les Peuls, peuple des montagnes du Fouta-Djalon, sont décrits comme cultivés mais arrogants, alors que les Soussous sont caractérisés par leur mollesse et leur apathie (Proust 1946, 144-45).
- 16 Cependant, force est de constater que, sur le terrain, Nissen est dépendant des savoirs et savoir-faire locaux relatifs aux singes. Le long article, « A field study of the chimpanzee: observations of chimpanzee behavior and environment in Western French Guinea » qu'il publie en 1931 pour exposer les résultats de ses recherches africaines, est parsemé d'expressions du type « mes observations confirment les croyances traditionnelles », « les indigènes m'ont dit », « ceci en accord avec la tradition indigène », expressions qui montrent à quel point Nissen s'appuyait sur les connaissances indigènes sur le terrain (Nissen 1931, 18, 19 et 35). Par exemple, Nissen mentionne le fait que les indigènes ont construit des affûts de manière ingénieuse et qu'ils ont su les installer dans des endroits judicieux (Nissen 1931, 13). De même, Nissen utilise les techniques de chasse indigènes, telle que l'encercllement des animaux, non pas ici en vue de leur capture mais de leur observation sur le terrain (Nissen 1931, 14 ; Leblan à paraître).



- 17 De manière analogue, Wilbert, signale que, dans les premières années de la fondation de la station, il lui a fallu « recueillir de la bouche des indigènes, toutes indications utiles sur le genre de vie des animaux qu'[ils] voul[aient] étudier » afin de « déterminer les meilleures méthodes de contention et d'alimentation. » (Wilbert 1926, 3). En 1931, à Paris, dans le cadre d'une communication à la Société de pathologie exotique, Wilbert tient le même discours : toutes les connaissances relatives aux mœurs naturelles des singes « proviennent en général de renseignements oraux et directs des indigènes ou des chasseurs connaissant bien les singes. » (Wilbert et Delorme 1931, 136).
- 18 Il est certain que les informations au sujet du comportement et de l'esprit de singes visaient, non seulement à améliorer la connaissance, encore sommaire à l'époque, de ces animaux, mais aussi à une meilleure gestion de leur captivité et de leur utilisation en tant qu'animaux de laboratoire. Ce qui est surprenant c'est que Nissen, comme Wilbert, ne reconnurent jamais pleinement la dette intellectuelle qu'ils avaient envers les indigènes. Même s'il leur arrivait de créditer les savoirs locaux, c'était toujours en les minorant et en insistant sur le fait qu'il leur avait fallu faire du tri entre les savoirs qu'ils validaient comme scientifiques et ceux issus de croyances fantaisistes ou superstitieuses (Wilbert 1926, 3 ; Nissen 1931, 33 et 53). Il est cependant certain que la connaissance indigène, qu'elle soit relative à la capture, l'alimentation (non développée ici) et aux soins des animaux (qui passe par une connaissance de leur psychisme), joua un rôle, même si indirect, dans le bon fonctionnement de la station de Kindia et dans l'utilisation efficace des singes lors des expérimentations au laboratoire.

### 3 En métropole : faire de la psychologie une science de laboratoire grâce aux singes de l'Institut Pasteur

- 19 Si des psychologues étrangers, comme Yerkes et Nissen vinrent à Pastoria, les psychologues français, pour leur part, ne se rendirent jamais en Afrique. Ainsi, les espoirs de Calmette de déchiffrer les mystères de l'esprit animal à Pastoria s'évanouirent et les chimpanzés, là-bas, furent principalement utilisés comme sujets d'expériences biomédicales. Cela peut expliquer que Calmette trouva urgent de solliciter des scientifiques directement en métropole pour développer la psychologie animale. Guillaume et Meyerson furent les deux psychologues qui acceptèrent avec enthousiasme le projet de travailler sur la psychologie des singes. Deux lieux leur furent offerts : l'Institut Pasteur où arrivaient régulièrement des singes (chimpanzés et "singés inférieurs", selon la terminologie de l'époque) de Pastoria afin de répondre aux demandes de la recherche médicale et la Ménagerie du Muséum national d'histoire naturelle de Paris dont Calmette connaissait le directeur de l'époque, Édouard Bourdelle (1876-1960).
- 20 Bien que Guillaume et Meyerson aient grandement apprécié l'opportunité de travailler à l'Institut Pasteur et à la Ménagerie, ils se lamentaient qu'en France, il n'existait pas « des laboratoires et des centres de recherches psychologiques spécialement destinés à l'étude des Singes » et dans lesquels « l'installation [...] [fut] adaptée à la nature spéciale de cette étude et richement dotée », et surtout que « les animaux n'y [furent] que pour cela. » (Guillaume et Meyerson 1930b, 178). Dans le même registre, Meyerson envoyait Yerkes d'avoir réalisé « le rêve qu'il caress[ait] depuis longtemps, celui d'aller à Kindia, car c'était « évidemment le seul moyen de voir les singes tels qu'ils sont vraiment. » Même si Meyerson reconnaissait que « depuis deux ans que dur[ait] [s]on travail », il avait « eu la

chance d'avoir d'excellents sujets (notamment une chimpanzé remarquable)», cependant, il avait « toujours eu l'impression qu'[il] travaillai[t] dans de mauvaises conditions. » Ainsi, Meyerson continuait à envier « Mr Yerkes de pouvoir travailler dans les conditions de [s]on rêve. » (Meyerson 1929).

- 21 On peut se demander pourquoi ce rêve africain ne se réalisa jamais alors que, de nouveau en 1931, les directeurs de Pastoria avaient réitéré leur invitation à accueillir des savants français et étrangers intéressés par l'étude des chimpanzés. Meyerson et Guillaume furent-ils, à cette période-là, happés par d'autres sujets de recherche, la psychologie animale n'étant qu'une étape dans leur trajectoire professionnelle ? La perspective de s'éloigner de la métropole à une époque où leurs carrières académiques n'étaient pas encore consolidées leur apparut-elle comme risquée ? Guillaume, par exemple, qui avait exercé en tant que professeur de philosophie en Algérie, ne voulait peut-être pas revivre l'expérience des colonies ? Meyerson, quant à lui, émigré de Pologne, avait vécu en Allemagne avant de s'installer en France. Peut-être, n'avait-il plus envie de repartir, ce qui ne l'empêchait pas de fantasmer sur les Tropiques ? Peut-être aussi, un facteur économique était-il entré en jeu : le laboratoire de psychologie de La Sorbonne auquel les deux chercheurs étaient rattachés à l'époque ne pouvant assurer le coût élevé d'une expédition sur le terrain ?
- 22 Si la psychologie animale, ici pratiquée à partir du modèle du singe, ne fut qu'une étape dans les carrières respectives de Guillaume et Meyerson, elle fut cependant à l'origine de contributions scientifiques marquantes de la part des deux chercheurs. Leurs études sur les singes furent publiées entre 1930 et 1937 sous la forme de plusieurs articles apparaissant sous le titre général de « Recherches sur l'usage de l'instrument chez les singes » dans le *Journal de psychologie normale et pathologique*<sup>2</sup>, qui était l'organe de la Société française de psychologie, dont Meyerson fut le secrétaire, puis codirecteur avec Guillaume, et enfin directeur jusqu'à sa mort. En plus de ces publications, Guillaume et Meyerson réalisèrent un court film (1928) mettant en scène dans les locaux de l'Institut Pasteur leur sujet expérimental favori, Nicole, dont nous reparlerons dans la suite de cet article. Notons aussi que Guillaume publia deux ouvrages importants pour le champ : *La psychologie animale* (1940) et *La psychologie des singes* (1941). Le travail sur les singes scella aussi une amitié appelée à durer jusqu'à la disparition de Guillaume en 1962. Lorsqu'il rédigea la notice nécrologique de son collègue et ami, Meyerson eut des mots chargés d'émotions à l'évocation de leur première collaboration professionnelle :
- 23 « Les Singes nous ont été communs. L'histoire littéraire connaît plusieurs exemples de frères écrivains, où chacun regardait par-dessus l'épaule de l'autre et corrigeait ce que l'autre venait d'écrire. Expériences, interprétation, rédaction : les choses ont été faites ensemble, nous avons, je crois, réussi à nous compléter. » (Meyerson 1987, 379).
- 24 Quand ils commencèrent leurs études sur l'esprit simien, les deux hommes partageaient de nombreux points communs : tous les deux formés en philosophie et en sciences naturelles, ils nourrissaient la même passion pour la psychologie. Guillaume était particulièrement intéressé par les liens entre psychologie de l'enfant et psychologie animale qu'il envisageait comme complémentaires (Guillaume 1950, 207). Quant à Meyerson, les études sur les singes lui permirent, plus tard, de montrer « en quoi les traits de l'homme s'opposent à ceux de l'animal même supérieur, et quel genre d'originalité offre l'espèce humaine. » (Meyerson 1987, 71). En d'autres termes, l'intérêt de Meyerson pour la psychologie animale venait de son idée que « pour bien comprendre l'homme, il était nécessaire d'observer l'animal, le Singe, le Chimpanzé. » (Leroy 1983,

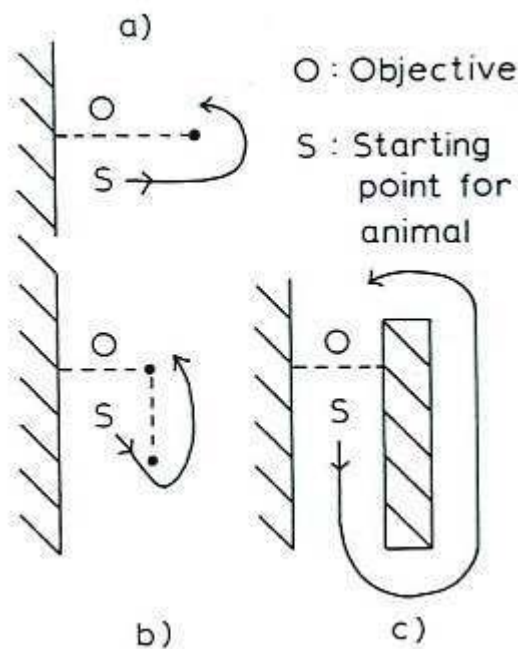
358). Par exemple, l'étude de l'usage des instruments chez les singes permettait de « distinguer les niveaux différents dans l'emploi de l'outil, à marquer les seuils, les plafonds qui limitent les conduites instrumentales chez les singes supérieurs et les distinguent fondamentalement des activités et de l'intelligence chez l'Homme. » (Vernant 1987, 7). Au début des années 1950, la réflexion de Meyerson sur ce qu'il appela l'« entrée dans l'humain » le conduisit à avancer d'autres critères selon lesquels l'humanité diverge de l'animalité : l'usage d'un instrument au sens strict, la capacité de transformation de la nature, ou encore la maîtrise d'un langage ou d'un système de signes, autant de qualités que Meyerson dénia au singe (Meyerson 1987, 72-3).

- 25 Guillaume et Meyerson menèrent leurs études sur une trentaine de primates entre 1927 et 1937 (Guillaume et Meyerson 1930a, 92). À l'Institut Pasteur, ils disposaient de six chimpanzés, alors qu'à la Ménagerie, ils bénéficiaient d'une variété de singes, non seulement des singes anthropoïdes incluant quatorze chimpanzés, trois orangs-outans, deux gibbons et gorille, mais aussi des "singes inférieurs" comptant cercopithèques, mangabeys, babouins, mandrills, magots et macaques (Guillaume et Meyerson 1930b, 179-81). Cette variété d'espèces offerte à la ménagerie était un avantage pour rendre compte « des divers niveaux d'intelligence et établir des comparaisons. » (Guillaume et Meyerson 1930b, 178-79). Par ailleurs, les animaux de la Ménagerie étaient en bonne condition physique. À la fin des années 1920, la Ménagerie avait été rénovée et assainie notamment grâce à la pratique systématique de la vaccination des animaux contre la tuberculose (Laissus et Petter 1993, 180). C'est d'ailleurs Calmette qui avait fourni des vaccins à Bourdelle pour protéger les singes particulièrement sensibles à cette maladie. Par exemple, Boubou, un des spécimens utilisés par Guillaume et Meyerson, avait attiré les éloges de la presse populaire. Décrit comme un « superbe et robuste chimpanzé », il était censé être un digne représentant des occupants de la nouvelle singerie de Paris « certainement l'une des premières du monde, par le nombre de ses sujets, [...] leur valeur zoologique et [...] leur condition physique. » (Feuillée-Billot 1929, 296 et 300).
- 26 Cette situation contrastait avec celle l'Institut Pasteur où les chimpanzés confiés aux mains des psychologues étaient préalablement utilisés pour des expériences biomédicales. Ces dernières pouvaient impliquer des opérations chirurgicales, comme dans le cas de la recherche sur le cancer, une source de trauma pour les singes au point d'en rendre certains, comme le chimpanzé Daphnis, peureux à l'égard des hommes. Une exception cependant, une femelle chimpanzé, Nicole (1917-1929), qui avait été exclue des expériences physiopathologiques (ces dernières, malgré tout, abrégèrent sa durée de vie) pour son supposé mauvais caractère et son comportement agressif. Décrite comme un « [a]nimal très actif, disposé à travailler avec persévérance pour une récompense même dérisoire et témoignant d'une curiosité toujours en éveil à l'égard [des] appareils et des préparatifs [d'expérience] », elle fut rapidement appréciée par Guillaume et Meyerson et c'est sur elle que fut fait le plus grand nombre d'expériences psychologiques. L'écart intellectuel particulièrement marqué entre Nicole et ses congénères en fit aussi la plus brillante des sujets expérimentaux (Guillaume et Meyerson 1930a, 93 ; 1930b, 179).
- 27 Il est important de noter que l'intérêt pour Guillaume et Meyerson pour l'étude de l'intelligence des singes était lié à leur défense de la théorie de la Gestalt. En 1924, Meyerson avait publié un article de Kurt Koffka (1887-1941), l'une des trois figures maîtresses de cette théorie, dans le *Journal de psychologie normale et pathologique*, tandis qu'en 1927, Guillaume avait traduit en français l'ouvrage de Köhler sur l'intelligence des anthropoïdes (*Intelligenzprüfungen an Anthropoiden*, 1917). Plus tard, en 1937, Guillaume

allait écrire *La psychologie de la forme*, qui est toujours considéré comme l'une des meilleures contributions des principes et contenus de la psychologie de la Gestalt (Guillaume 1937b).

- 28 Köhler était persuadé que les performances d'un animal pouvaient s'expliquer autrement que par un apprentissage par "essais et erreurs" et, comme l'avaient fait Yerkes et Boutan, il avait imaginé des situations expérimentales suffisamment simples pour que l'animal puisse comprendre des problèmes élémentaires dans lesquels sa conduite n'ait qu'une seule signification. Parmi ces situations, les tests du détour illustraient au mieux la spécificité du travail de Köhler. Dans de tels tests, l'animal était placé à proximité d'un objet qu'il désirait (le plus souvent de la nourriture), mais dont l'accès lui était interdit par un obstacle (par exemple, un filet ou des barres). Pour atteindre l'objectif, l'animal devait contourner l'obstacle. Il y avait trois niveaux de difficulté : a) l'animal commençait par faire un angle de 90 degrés en direction de l'objectif qui restait dans son champ visuel ; b) l'animal devait faire un détour qui impliquait un angle de 125 degrés ; c) le détour conduisait l'animal dans une direction diamétralement opposée à l'objet convoité au point que ce dernier disparaissait de la vue de l'animal sur une longue distance.

Figure 2



Variations du test du détour en fonction de l'angle de départ : 90° en a), 125° en b) et 180° en c).

Source : Schéma extrait de Boakes (1984, 189).

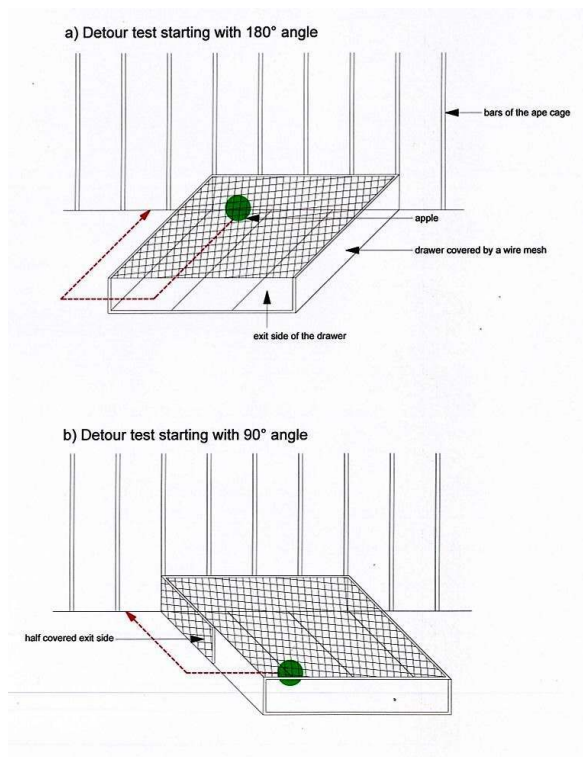
Variations of the detour test, differing in terms of starting angle which is 90° in a), 125° in b) and 180° in c).

- 29 Pour Köhler, le test c) révélait qu'un animal était doué d'« *insight* » (« *Einsicht* » en allemand), soit un processus mental accompagnant la reconnaissance soudaine d'une solution à un problème et traduit graphiquement par « l'interruption de la courbe continue essais/temps en une chute rapide » (Ash 1995, 157). Pour expliquer cette rupture dans la courbe, Köhler avait eu recours à une explication gestaltiste : un changement brutal dans la conduite de l'animal s'était produit car ce dernier avait vu la situation

d'une autre manière ; un processus de « restructuration perceptuelle » avait eu lieu (Boakes 1984, 191).

- 30 Contrairement aux expériences de Köhler où les chimpanzés évoluaient en semi-liberté dans un enclos, les singes avec lesquels Guillaume et Meyerson travaillaient à l'Institut Pasteur ou à la Ménagerie étaient maintenus dans des cages et leurs gestes étaient entravés par des barreaux. Compte tenu de ces conditions matérielles particulières, Guillaume et Meyerson avaient été contraints de procéder à des modifications par rapport aux expériences de Köhler. Dans leurs dispositifs expérimentaux, ce n'était pas l'animal qui se déplaçait vers l'objet de convoitise (comme les singes de Köhler capables d'attraper une banane accrochée au toit de treillage métallique de l'enclos en empilant des boîtes), mais cet objet, par exemple une pomme déposée sur une écrioire à l'extérieur de la cage, que l'animal devait déplacer vers lui à l'aide d'un bâton. Malgré tout, l'idée du détour était conservée.
- 31 Dans les tests équivalents aux tests a) et b) de Köhler, comme celui du bâton décrit ci-dessus, le geste de l'animal était simple et obéissait à une certaine idée de la préhension : prendre quelque chose signifie simplement l'attirer à soi. Mais dans le test du détour de type c), la difficulté consistait à pousser l'objet convoité dans une direction opposée, vers un espace où il n'y avait rien.

Figure 3



Test du détour avec un tiroir à l'Institut Pasteur de Paris. Source : d'après un dessin de Guillaume et Meyerson (1930b, 209 et 218).  
*Detour test with a drawer, Pasteur Institute of Paris.*

- 32 Pour Guillaume et Meyerson, cela prouvait que l'animal était capable de « se détacher de la situation actuelle, immédiate et concrète, et se poser, en quelque sorte, un but idéal. » À leurs yeux, « [c]e n'[était] pas telle technique du détour qui constitu[ait] une difficulté

pour l'animal », « c'[était] le détour lui-même qui [était] difficile. » (Guillaume et Meyerson 1930b, 234). En effet, dans une perspective phénoménologique, la difficulté de déplacer un fruit dans la bonne direction participait de la capacité à réorganiser un champ de perception. Voir une situation comme un tout, dans laquelle les parties peuvent être réarrangées, est quelque chose d'assez simple pour un être humain, alors que cela semble difficile, voire impossible, pour un « singe inférieur », et seulement possible pour un chimpanzé doté d'une intelligence supérieure ou moyenne. À partir de leurs nombreuses expériences, Guillaume et Meyerson établirent une échelle de niveaux d'intelligence, où Nicole occupait la première place, suivie par les chimpanzés Silène et Farce, distançant de loin l'orang-outan Pâris et davantage encore les mangabeys et les babouins (Guillaume 1928, 12).

## 4 Laboratoire versus terrain : exclusion ou complémentarité ?

- 33 À la fin des années 1920, lorsque Guillaume et Meyerson entreprirent leurs études sur les singes, la psychologie continuait à relever le défi lancé en 1907 par Piéron de s'émanciper de la philosophie et d'asseoir sa méthodologie sur les prérogatives du laboratoire, à savoir la quantification, le contrôle des paramètres des expériences et la répétition de ces dernières. Digne représentant de cette « nouvelle » psychologie, Guillaume proclamait que le laboratoire était « un milieu choisi où l'on s'entour[ait] des moyens de *mieux* voir, de mesurer, d'enregistrer. » (Guillaume 1940, 44, mes italiques) Conduire des expériences à l'Institut Pasteur et à la Ménagerie, sans aucun doute, permettait la réalisation de ces idéaux scientifiques.
- 34 Comme pour Claude Bernard (1813-1878), dans le cadre de ses expériences de physiologie, le laboratoire était envisagé par Guillaume comme le lieu où la nature était forcée de répondre aux questions de l'expérimentateur ; comme le lieu où, grâce à de judicieux dispositifs expérimentaux, il était possible de dévoiler des phénomènes qui n'auraient pas forcément eu lieu dans la nature :
- 35 « [...] c'est dans des conditions expérimentales artificielles qui restreignent ses moyens naturels et notamment sa mobilité, que le singe s'est montré capable d'un certain emploi d'instruments qui, autant que nous puissions le savoir, ne semble pas avoir d'équivalent dans les conditions naturelles de la vie libre. » (Guillaume 1937a, 12).
- 36 La valorisation du laboratoire était aussi évidente dans la manière dont Guillaume s'employait à rabaisser l'approche de terrain. Pour lui, la méthode du « *field naturalist* » (le terme anglais est employé par Guillaume) dépendait « d'une série de hasards heureux » et « le simple rapprochement des données de l'observation ne suffi[sait] pas pour trancher les questions sans le recours à l'*expérimentation*. » (Guillaume 1940, 36-7, italiques dans le texte). Certes, Guillaume reconnaissait certaines qualités au naturaliste comme l'endurance, la patience et l'inventivité (par exemple les ruses trouvées pour approcher les animaux), mais les observations sur le terrain restaient, à ses yeux, uniquement descriptives. Comme il l'écrivait :
- 37 « L'observation constate des comportements, mais elle n'apprend rien sur leur déterminisme. Elle montre comment l'animal se conduit dans les conditions naturelles, mais elle ne peut pas séparer ce qui est vraiment condition de ce qui n'est que simple

circonstance, et risque d'attribuer à certaines concomitances une importance qu'elles n'ont pas. » (Guillaume 1947, 21).

- 38 Cette insistance sur les limites du terrain, en opposition à la fécondité de l'approche du laboratoire, était si forte chez Guillaume qu'elle le conduisit à modifier sa conception du naturel. Ainsi, il pouvait affirmer :
- 39 « Un singe est enfermé dans une cage ; en dehors, hors de portée de sa main, on place un appât qui le tente, et on lui donne un instrument dont un homme pourrait se servir pour attirer l'appât. Cette situation ne se trouve pas dans le milieu naturel. La solution que l'animal inventera peut-être semble être ici autre chose que la reproduction, dans des conditions plus claires pour nous d'un comportement naturel. Ce qui nous intéresse ici, c'est d'apprendre comment le singe va répondre à cette situation artificielle prise en elle-même. Peu importe qu'il n'ait jamais eu l'occasion de résoudre de tels problèmes. Mais son acte, pour être nouveau, n'en est pas moins réel. Il est naturel en ce sens qu'il répond à des possibilités qui font partie de sa nature. Il s'agit de définir pour toutes les situations possibles, ces virtualités dont ses actes ordinaires ne sont que des cas particuliers. » (Guillaume 1940, 42-43)
- 40 Dans sa réflexion sur les liens entre laboratoire et le terrain, Guillaume alla même jusqu'à conclure que « [l]a distinction de situations naturelles et artificielles, de réactions naturelles et artificielles n'a donc pas de signification profonde ; [...] », soit à brouiller totalement la frontière entre terrain et laboratoire (Guillaume 1940, 43).
- 41 Une manière de mettre en perspective le positionnement radical de Guillaume est de le comparer à celui de Nissen qui, d'une certaine manière, réalisa le projet africain dont avait rêvé Meyerson. Guillaume ne fut pas indulgent envers l'étude de terrain pionnière réalisée par Nissen et qualifia son résultat « d'assez maigre » (Guillaume 1940, 32). Ceci contrastait avec le jugement de Yerkes pour lequel le travail de Nissen avait été conduit « avec tact, professionnalisme, un jugement excellent et sans incident sérieux » et avait débouché sur « des conclusions fructueuses sur le plan scientifique. » (Yerkes 1931, VI). Il est certain que Nissen avait un point de vue plus équilibré que Guillaume quand il s'agissait de comparer les avantages et désavantages respectifs du laboratoire et du terrain. Si Nissen admettait que seul le laboratoire permettait de mettre en évidence des situations où intervenait un comportement intelligent complexe, il affirmait cependant qu'il ne fallait pas conclure trop rapidement à partir du laboratoire et qu'il était nécessaire de vérifier, en premier, ce qui se passait dans la nature (Nissen 1931, 103 et 4). Cela le conduisit d'ailleurs à discuter les résultats des tests du détour de Köhler. À ses yeux, si des singes étaient très habiles à résoudre une situation de détour, cela ne signifiait pas forcément qu'ils fussent doués d'« *insight* ». Nissen, qui avait observé des singes manipuler des bâtons en milieu naturel, avait en effet émis l'idée qu'ils puissent, dans une situation de laboratoire, se contenter d'exercer un comportement habituel établi dans la nature par un simple processus d'« essais et erreurs » (Nissen 1931, 3-4). De fait, Nissen faisait jouer un principe de parcimonie qui aurait reposé ici sur la confrontation systématique du laboratoire et du terrain, l'un enrichissant ou corrigeant l'autre. Nissen se faisait donc le porte-parole d'une complémentarité entre laboratoire et terrain qui était en accord avec le positionnement de Yerkes. Rappelons en effet qu'en 1911, au moment du lancement du *Journal of Animal Behavior*, Yerkes avait annoncé que cette revue publierait « des études de terrain relatives aux habitudes, instincts et relations sociales, etc. des animaux, autant que des études de laboratoire ou de psychologie animale » et qu'au final, il « servira[it] à contribuer à des relations

sympathiques et d'assistance mutuelle entre les naturalistes et les expérimentalistes d'Amérique » (Yerkes 1910, cité par Burkhardt 1988, 193). On était donc loin du positionnement radical de Guillaume.

## 5 Conclusion

- 42 En 1923, lorsqu'il décide de fonder Pastoria et d'en faire un centre de recherches biologiques et d'élevage de singes, Calmette reprend le flambeau d'Élie Metchnikoff (1845-1916) qui, par ses études sur la syphilis au début du XX<sup>e</sup> siècle, avait fait entrer le singe au laboratoire. En créant Pastoria, sept ans après la mort de Metchnikoff, Calmette accomplit le rêve de ce dernier de fonder une station expérimentale sur les singes en Afrique et, dans sa lignée, il continue de faire du singe un animal modèle en pathologie et en microbiologie. Darwinien convaincu, Calmette ne doutait pas que des recherches sur l'esprit simien pourraient éclairer la connaissance de celui de l'homme. Ainsi, même si on ne l'attendait pas sur les domaines de la psychologie et de l'éthologie animales, tous les deux très éloignés de ses domaines de recherche, Calmette joua un rôle dans le développement de ces champs de savoirs en France et dans les colonies. En Afrique, il rêva de faire de Pastoria un centre pionnier de la psychologie animale, mais ce rêve ne s'accomplit que partiellement via l'enquête de terrain réalisée par Nissen en 1930. Au-delà du simple intérêt scientifique pour la psychologie simienne, Calmette, on l'a vu, se servit de cette dernière comme levier pour inciter des organismes de financement américains à investir dans les colonies françaises. Curieusement donc, la puissance pasteurienne assise sur les sciences biomédicales contribua à porter la psychologie des primates sur la scène internationale à un moment où les savoirs sur les singes étaient en plein développement.
- 43 En métropole, la psychologie animale eut aussi une destinée liée à la recherche biomédicale. Bien que Guillaume montrât un réel intérêt pour cette branche de la psychologie comme l'attestent ses publications, sa trajectoire de carrière laisse supposer que la psychologie animale fut davantage un moyen d'avancer sa carrière qu'une fin en soi. Le travail sur les singes fut en effet conduit dans une période névralgique de la carrière de Guillaume, entre ses différentes affectations en tant que professeur agrégé de philosophie dans le secondaire et son entrée dans l'enseignement supérieur, traduit par l'obtention d'un poste de professeur de psychologie pédagogique à La Sorbonne en 1938. Ainsi, il semblerait que Guillaume (et dans une certaine mesure aussi Meyerson) se montra plus soucieux d'intérêts personnels que de l'ancrage institutionnel de la psychologie animale. Par ailleurs, Guillaume et Meyerson utilisèrent les singes de l'Institut Pasteur et de la Ménagerie comme véhicules pour donner à la « nouvelle » psychologie une base scientifique solide et, par là même, faciliter sa reconnaissance académique comme un champ à part entière, mais dans lequel les animaux n'avaient qu'une place minimale. Là encore, ils avaient répondu à l'appel de leur mentor Piéron d'ancrer la « nouvelle » psychologie (c'est-à-dire la psychologie « objective ») dans la psychologie animale, cette dernière apparaissant comme une propédeutique à la première (Piéron 1915, 119).
- 44 Ceci contraste avec l'attitude des psychologues américains que nous avons examinée à travers les exemples de Yerkes et Nissen. Il semblerait que ces derniers furent plus à l'aise pour allier intérêts scientifiques, personnels et économiques. Dépendant de la matière première africaine pour approvisionner leurs laboratoires américains, ils n'hésitèrent cependant pas à tirer d'autres avantages de l'opportunité africaine, comme celui d'aller



sur le terrain pour mener à bien leurs programmes de recherche. Il est important de noter ici que, contrairement à la France, la psychologie comparée, aux États-Unis, à la fin des années 1920, était une discipline qui était reconnue sur le plan institutionnel. Ainsi, quand Yerkes vit s'ouvrir la piste africaine, il bénéficiait déjà d'appuis de la part de puissants organismes de financement américains. C'est certainement aussi ce qui donna de la force à son projet africain. À la même époque, en France, la reconnaissance institutionnelle de la psychologie et, *a fortiori*, de la psychologie animale, était encore en construction. Cette situation n'évolua que lentement dans les deux décennies suivantes. Même si dans son ouvrage de synthèse de 1940 sur la psychologie animale, Guillaume écrivait que « [l]'étude du groupe si intéressant des Singes a[vait] pris récemment une grande importance », les exemples qu'il citait à l'appui de ce constat, à savoir les États-Unis (travaux de Yerkes), la Russie (travaux de Kohts) et l'Allemagne (travaux de Köhler à Ténériffe), laissaient supposer que la France était quelque peu hors-jeu (Guillaume 1940, 45).

- 45 Au-delà de l'aspect institutionnel, on peut se demander s'il n'existerait pas un « style de science » américain que l'on pourrait différencier d'un style français. En effet, une forme d'opportunisme semble guider les pas de Yerkes en Afrique. Il s'agit pour lui de profiter de la manne de Pastoria, à un moment où la colonie cubaine de Madame Abreu, principal approvisionneur en singes de ses laboratoires, montre des signes de faiblesse. L'esprit qui anime Yerkes est aussi pionnier : Nissen fut l'un des trois chercheurs que Yerkes envoya sur le terrain, en Afrique puis en Amérique centrale. On pourrait aussi qualifier le style américain de focalisé et de flexible. Si, à Pastoria, Nissen se concentra sur des observations de terrain, cette expérience resta un épisode isolé dans sa carrière dont la suite se déploya autour de l'expertise de l'étude scientifique des chimpanzés de laboratoire (Carmichael 1958, 205). Ainsi, pour les Américains travaillant dans le sillage de Yerkes, laboratoire et terrain s'envisageaient comme des lieux de recherche complémentaires et non exclusifs. Par opposition, les Français, ardents défenseurs d'une psychologie de laboratoire, semblaient pécher par excès. Cela les conduisit à se raidir par rapport au terrain, trop naturaliste à leurs yeux et jugé comme appartenant à une épistémologie scientifique obsolète. Cette dépréciation du terrain est peut-être une autre raison pour expliquer que Guillaume et Meyerson ne saisirent pas l'opportunité d'aller étudier les singes sous les Tropiques, quand bien même ces singes évoluaient sur des territoires dont les Français étaient les maîtres à l'époque.
- 46 Cependant, pour essayer de modérer l'opposition entre les Français et les Américains quant à leur approche de la psychologie animale, on pourrait oser un rapprochement avec le psychologue John Watson (1878-1958). Le nom de ce dernier est associé de manière classique à l'émergence de la psychologie en tant que discipline objective et donc scientifique. Ancien collaborateur de Yerkes, avec lequel il contribua à l'institutionnalisation de la psychologie comparée et codirigea le *Journal of Animal Behavior*, Watson ne retourna jamais sur le terrain après la publication de son manifeste behaviouriste de 1913. Ainsi, Guillaume et Meyerson pourraient s'envisager comme les « cousins » français de ce psychologue américain : des défenseurs radicaux du laboratoire au service d'une psychologie scientifique et qui n'hésitèrent pas à abandonner l'épistémologie naturaliste.
- 47 Finalement et pour revenir sur le sort de la psychologie animale et de l'éthologie métropolitaines, l'Institut Pasteur semble de nouveau avoir eu une influence sur leur devenir lorsqu'en 1931 le vétérinaire pasteurien Achille Urbain (1884-1957) fut nommé

directeur-adjoint de la Ménagerie du Muséum. Deux ans plus tard, Urbain devint le directeur du zoo de Vincennes, premier zoo en France à intégrer la mise en scène révolutionnaire imaginée par Hagenbeck pour améliorer les conditions de captivité des animaux sauvages. En lien étroit avec la création de ce zoo « moderne » fut créée une chaire d'éthologie des animaux sauvages. De manière surprenante, la psychologie animale dont on attendait l'épanouissement dans le cadre de cette chaire, fit l'expérience d'un faux départ. En effet, comme l'a très bien démontré Thierry Borrel dans une étude historique, Urbain utilisa la chaire d'éthologie comme un tremplin pour poursuivre, dans une pure tradition pasteurienne, ses recherches microbiologiques visant à préserver la santé des animaux de zoo tout autant que de progresser dans sa carrière administrative (Urbain fut finalement nommé directeur du Muséum en 1942). Avec Urbain, l'éthologie devint, pour reprendre les termes de Borrel, une « discipline prétexte » (Borrel 2014). Ainsi, jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, les études du comportement animal (pour ce qui concerne les vertébrés) restèrent une discipline fantôme, et ce, malgré la création d'une chaire d'éthologie. Dans ce cas précis, l'emprise de la biomédecine et la puissance pasteurienne semblent avoir joué en la défaveur de cette discipline dont le parcours était déjà erratique.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- Ash, Mitchell G. 1995. *Gestalt psychology in German culture, 1890-1967. Holism and the quest for objectivity*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Boakes, Robert. 1984. *From Darwin to behaviourism. Psychology and the minds of animals*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Boutan, Louis. 1913. Le pseudo-langage : observations effectuées sur un anthropoïde, le gibbon (*Hylobates Leucogenys* – Ogilby). *Actes de la Société Linnéenne de Bordeaux* 67:5-79.
- Boutan, Louis. 1914. Les deux méthodes de l'enfant. *Actes de la Société Linnéenne de Bordeaux* 68:217-360.
- Borrel, Thierry. 2014. Achille Urbain (1884-1957), de la gloire à l'oubli. Un vétérinaire pasteurien au Muséum national d'Histoire naturelle, vol. 1 & 2. Thèse de doctorat, Université Claude Bernard-Lyon 1.
- Burkhardt, Richard W. 1988. Charles Otis Whitman, Wallace Craig, and the biological study of animal behavior in the United States, 1898-1925. In: *The American development of biology*, sous la direction de Ronald Rainger, Keith Benson et Jane Maienschein, 85-218. Philadelphia: University of Pennsylvania Press. <https://doi.org/10.9783/9781512805789-009>.
- Burkhardt, Richard W. 1994. Le comportement animal et la biologie française (Animal Behavior and French Biology) 1920-1950. In: *Les sciences biologiques et médicales en France, 1920-1950*, sous la direction de Claude Debru, Jean Gayon et Jean-François Picard, 99-111. Paris : Éditions du CNRS.
- Calmette, Albert. 1924. Sur l'utilisation des singes en médecine expérimentale : le laboratoire Pasteur de Kindia (Guinée française). *Bulletin de la Société de pathologie exotique* 17(1):10-19.
-

- Carmichael, Leonard. 1965. *Henry Wieghorst Nissen (February 5, 1901 – April 27, 1958), A Biographical Memoir*. In: National Academy of Sciences, Washington D.C., 205-222.
- Chavot, Philippe. 1994. Histoire de l'éthologie : recherches sur le développement des sciences du comportement en Allemagne, Grande-Bretagne et France, de 1930 à nos jours. Thèse de doctorat, Université de Strasbourg.
- Delorme, Maurice. 1937. "Pastoria" Institut Pasteur de Kindia. Année 1936 (rédigé le 11 juin 1937). Archives de l'Institut Pasteur de Paris, Fonds d'archives de la direction des Instituts Pasteur d'Outre-Mer (Direction des Instituts Pasteur d'Outre-Mer), IPO.RA. 23.
- Dewsbury, Donald A. 2006. *Monkey farm. A history of the Yerkes laboratories of primate biology, Orange Park, Florida, 1930-1965*. Lewisburg: Bucknell University Press.
- Dupouy, Stéphanie et Thibaud Trochu. (A paraître). Pourquoi des "philosophes de la République" se sont-ils faits médecin ? (France, 1888-1943).
- Exposition coloniale (1931 : Paris) Commissariat de l'Afrique Occidentale Française. 1931. La Guinée française. Paris : Librairie Larose.
- Feuillée-Billot, A. 1929. Une visite à la singerie du Muséum d'histoire naturelle de Paris. *La Nature* n° 2806 : 296-300.
- Guillaume, Paul, 1927. *L'intelligence des singes supérieurs*. Paris : Alcan. Traduction de Köhler, Wolfgang, Intelligenz Prüfungen an Antropoiden.
- Guillaume, Paul. 1928. Recherches sur l'intelligence des chimpanzés. Détour, 12 pages, Archives nationales, Fonds Ignace Meyerson, 19920046/26.
- Guillaume, Paul. 1937a. L'homme et l'animal, proposition de rapport pour le Symposium du Congrès de psychologie de 1937 sur la psychologie comparée de l'homme et l'animal, 16 pages. Archives nationales, Fonds Ignace Meyerson, 19920046/43.
- Guillaume, Paul. 1937b. *La psychologie de la forme*. Paris : Flammarion.
- Guillaume, Paul. 1940. *La psychologie animale*. Paris : Armand Colin.
- Guillaume, Paul. 1941. *La psychologie des singes*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Guillaume, Paul. 1947. La psychologie animale, Treizième semaine de synthèse, Mercredi 28 mai 1947, 61 pages, Archives nationales, Fonds Ignace Meyerson, 19920046/18.
- Guillaume, Paul et Ignace Meyerson. 1930a. Quelques recherches sur l'intelligence des singes (Communications préliminaires). *Journal de psychologie normale et pathologique* XXVII : 92-97.
- Guillaume, Paul et Ignace Meyerson. 1930b. Recherches sur l'usage de l'instrument chez les singes, I Le problème du détour. *Journal de psychologie normale et pathologique* XXVII : 177-236.
- Köhler, Wolfgang. 1917. Intelligenz Prüfungen an Antropoiden, C. R. Académie de Berlin.
- Ladigyna-Kohts, Nadia. 2002 (1935). *Infant chimpanzee and human child. A classic 1935 comparative study of ape emotions and intelligence*. Oxford: Oxford University Press.
- Laissus, Yves, et Jean-Jacques Petter. 1993. *Les animaux du Muséum : 1793-1993*. Paris : Imprimerie nationale.
- Leblan, Vincent. (A paraître). Une frontière coloniale homme/animal : entreprise de captures de chimpanzés et fabrication des identités raciales en Guinée française, 1920-1930.
- Leroy, Yveline. 1983. Ignace Meyerson. *Journal de psychologie normale et pathologique* 80(4):357-358.

- Meyerson, Ignace. 1929. Lettre à Madame [?], Ablon, 17 juin 1929. Yerkes papers, Université de Yale, Boîte 34, Fichier 650.
- Meyerson, Ignace. 1987. L'entrée dans l'humain. In: *Écrits 1920-1983. Pour une psychologie historique*, 71-80. Paris : Presses universitaires de France.
- Meyerson, Ignace. 1987. "Paul Guillaume." In: *Écrits 1920-1983. Pour une psychologie historique*, 377-386. Paris : Presses universitaires de France.
- Montgomery, Georgina M., 2005. Place, practice and primatology: Clarence Ray Carpenter, primate communication and the development of field methodology, 1931-1945. *Journal of the history of biology* 38(3):35-47. <https://doi.org/10.1007/s10739-005-0553-0>.
- Mongomery, Georgina M., 2015. *Primates in the real world. Escaping primate folklore and creating primate science*. Charlottesville: University of Virginia Press.
- Nissen, Henry W. 1930a. "Lettre à Yerkes, February 20, 1930." Yerkes papers, Université de Yale, Boîte 36, Fichier 689.
- Nissen, Henry W. 1930b. "Lettre à Tinklepaugh, March 3, 1930." Yerkes papers, Université de Yale, Boîte 36, Fichier 689.
- Nissen, Henry W. 1931. A field study of the chimpanzee: observations of chimpanzee behavior and environment in Western French Guinea. *Comparative psychology monographs* 8(1): 1-122.
- Piéron, Henri. 1915. Revue générale de psychologie : l'attitude objective dans la psychologie moderne. *Scientia* 17:119-133.
- Piéron, Henri. 1958. *De l'actinie à l'homme. Études de psychophysologie comparée*. Paris: Presses universitaires de France.
- Proust, Louis. 1946. *Visions d'Afrique avec 15 illustrations hors-texte*. Bordeaux: Éditions Delmas.
- Thomas, Marion. 2003. Rethinking the history of ethology: French animal behaviour studies in the Third Republic (1870-1940). PhD diss., University of Manchester.
- Vernant, Jean-Pierre. 1987. "Introduction." In: *Écrits 1920-1983. Pour une psychologie historique*, 5-9. Paris : Presses universitaires de France.
- Yerkes, Robert. 1916. Ideational behavior of monkeys and apes. *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America* 2(11):639-642.
- Yerkes, Robert et Ada Yerkes. 1929a. *The great apes: a study of anthropoid life*. New Haven, CT: Yale University Press.
- Yerkes, Robert. 1929b. "Lettre à Calmette, December 6, 1929." Archives de l'Institut Pasteur de Paris, Fonds Albert Calmette (Correspondance internationale), CAL. B6.
- Yerkes, Robert. 1931. Préface de "A field study of the chimpanzee: observations of chimpanzee behavior and environment in Western French Guinea". *Comparative psychology monographs* 8(1): I-VI.
- Wilbert, J. 1925. Expériences de vaccination des singes contre la tuberculose par le BCG. *Annales de l'Institut Pasteur* 39(8):641-651.
- Wilbert, Robert. 1926. Rapport sur le fonctionnement du Centre de Recherches biologiques sur les singes anthropoïdes de l'Institut Pasteur de Kindia en Guinée française en 1926. Archives de l'Institut Pasteur de Paris, Fonds d'archives de la direction des Instituts Pasteur d'Outre-Mer (Direction des Instituts Pasteur d'Outre-Mer), IPO.RA. 23.

Wilbert, Robert. 1928. Rapport sur le fonctionnement de l'Institut Pasteur de Kindia. Année 1927 (rédigé le 15 février 1928). Archives de l'Institut Pasteur de Paris, Fonds d'archives de la direction des Instituts Pasteur d'Outre-Mer (Direction des Instituts Pasteur d'Outre-Mer), IPO.RA. 23.

Wilbert, Robert, et Maurice Delorme. 1931. Pastoria : Centre de recherches biologiques et d'élevage de singes, Institut Pasteur de Kindia, Guinée française. *Bulletin de la Société de pathologie exotique* 24(2):131-149.

## NOTES

1. De manière générale, les nomenclatures utilisées dans cet article sont celles employées par les acteurs de l'époque.
2. . Ce journal commença à paraître en 1904 et s'arrêta en 1986.

---

## RÉSUMÉS

Cet article met en évidence des connexions inattendues entre les Instituts Pasteur de Paris et de Kindia (Guinée française) et la psychologie et l'éthologie animale au début du XX<sup>e</sup> siècle. À une époque où l'étude de l'intelligence animale se développait en France et dans d'autres pays, les singes devenaient des sujets expérimentaux intéressants non seulement pour la recherche en psychologie, mais aussi pour la recherche biomédicale. Cet article montre comment le bactériologiste Albert Calmette joua un rôle crucial dans l'émergence de la psychologie animale en facilitant aux psychologues l'accès à des singes à la fois dans les colonies et en métropole. Grâce à Calmette, d'une part, les psychologues Paul Guillaume et Ignace Meyerson à Paris d'autre part, les psychologues américains Robert Yerkes et Henry Nissen en Guinée utilisèrent au mieux les conditions offertes par les Instituts Pasteur pour étudier respectivement l'esprit des chimpanzés en laboratoire et leurs mœurs en milieu naturel. Cependant, ces tentatives à partir du modèle chimpanzé pour générer une nouvelle compréhension de la psychologie et de l'éthologie animale durent faire face à des contraintes et connurent des faux départs dont on examine les raisons ici. Notamment, au-delà de la suprématie des intérêts biomédicaux sur ceux de la psychologie animale, cet article met en évidence la manière dont des psychologues français utilisèrent les singes comme des tremplins pour leur carrière et finalement se tournèrent vers d'autres sujets de recherche. Ainsi, entre métropole et Tropiques, entre laboratoire et terrain, dans un contexte scientifique profondément marqué par le prestige de Claude Bernard et de Louis Pasteur, cet article montre le développement inattendu des études de psychologie et d'éthologie des primates au sein des Instituts Pasteur dans le second quart du XX<sup>e</sup> siècle.

This article explored the unexpected connections between the Pasteur Institutes of Paris and Kindia (French Guinea) and the study of animal mind and behaviour in the second quarter of the twentieth century France. At a time animal intelligence was blooming in France and elsewhere, apes became not only an attractive research model for psychological studies, but also were appealing to biomedical studies. This article shows how the Pastorian bacteriologist Albert Calmette played a pivotal role in the emergence of animal psychology by providing the psychologists with apes, both in the colonies and the metropole. With the help of Calmette, the

psychologists Paul Guillaume and Ignace Meyerson in Paris, on the one hand, and the American psychologists Robert Yerkes et Henry Nissen in French Guinea, on the other hand, made the best of the conditions offered by the Pasteur Institutes to study respectively the chimpanzee mind in the laboratory and its behaviour in the wild. However, attempts to use apes to yield new insights on animal psychology faced heavy restrictions or experienced false starts, and this article examines the reasons why animal psychology could not properly thrive at that time in France and Guinea. Beyond the supremacy of biomedical interests over psychological ones, this article additionally explains that, in France, some individuals used animal behaviour studies as steppingstones in careers in which they proceeded on to other topics. Then, between the metropole and the Tropics, the laboratory and the field, this article examines how the long reach of biomedicine (linked to the prestige of Bernard and Pasteur) impinged on French biology and played a role in the development of animal psychology (and animal ethology) within the Pasteur Institutes in the second quarter of the twentieth century.

## INDEX

**Keywords** : primates, Pasteur Institute of Paris, Pasteur Institute of Kindia, Paul Guillaume, Ignace Meyerson, Robert Yerkes, Henry Nissen, laboratory-field tensions

**Thèmes** : histoire des sciences

**Mots-clés** : primates, institut Pasteur de Paris, Institut Pasteur de Kindia, Paul Guillaume, Ignace Meyerson, Robert Yerkes, Henry Nissen, tensions laboratoire/terrain

## AUTEUR

### MARION THOMAS

Université de Strasbourg (SAGE UMR 7363), Faculté de médecine, Département d'histoire des sciences de la vie et de la santé (DHVS), 4, rue Kirschleger, 67085 Strasbourg Cedex France.

Auteure pour la correspondance : marion.thomas@unistra.fr